



LE

GIRAFON FÉDÉRÉ

Numéro 9 – Novembre 2014



Sommaire



4

Aventure humaine Traversée des Pyrénées



8

Interview Internationale Dickie Smallworth - Unicycle football league



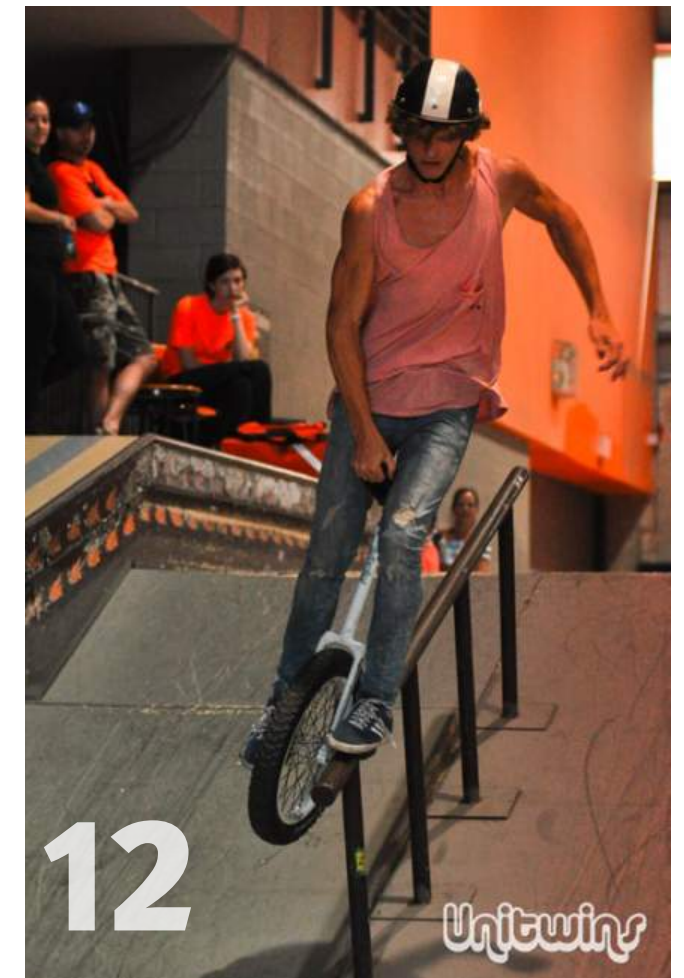
11

Vie d'asso Cirqu'Onflexe, Amiens



14

Vie d'asso Monotitude



12

Interview Internationale Unitwins - Unicon



16

Pratique Le street

Le Girafon Fédéré
Le journal de la Commission
Nationale Monocycle
www.monocycle-france.fr
www.monocycle.info
Rédacteur en chef :
François Wurmser
Conception graphique
Pierre Granier
Rédaction :
Joséphine Martinez
Florence Martinez
Eddie Ducol
Michaël Guérin
Martin Sjönnby
Josef Sjönnby
Lee Wallace
Julien Faye
Correcteurs :
Didier Record
Céline Arnal
Vincent Briot
Pascale Mailler
Alexis Tourrette
Samuel Coupey
Couverture :
Unicycle Football League
Photo de Scott Mitchell
Quatrième de couverture :
Arthur Richard
Contact :
zegirafon@gmail.com



Photo : Baptiste Albert

Petit poème en prose

Le petit Girafon est né en 2001, sous l'impulsion de papa Olivier et de papa Jérôme. Il a grandi, grandi, sous l'œil attendri de ses parents attentifs. Un irrégulomadaire, avec comme symbole non pas un dromadaire, mais une girafe. La bête s'étoffe, croît, elle participe activement à fédérer, engager, créer, raconter le monocycle. Et puis le Girafon apprend à marcher de lui-même. Il est adopté par une nounou efficace : An'So. Il prend de la couleur, il prend de la longueur. Nous sommes en 2005, et la fédé est née. Le petit Girafon est en pleine adolescence, il affirme son identité, émancipe ses sens. Tout le monde participe ! Sous la direction éphémère de Pauline, l'ado s'affirme. Les Girafons de cette époque ont de l'inspiration ! Ils sont longs, complets. Et puis, c'est la dérive. Le girafon se pose des problèmes existentiels. Pendant trois ans, il ne verra pas le jour de ses propres prunelles. Heureusement, il fera la rencontre de tonton Olivier. Qui aura tôt fait de le remettre sur pied. Le girafon devient grand. Et s'il est moins abondant, il a maintenant, c'est décidé, une belle version papier. Et puis voilà, c'est maintenant moi qui ai adopté, le Girafon fédéré. D'année en année, le voici publié. Des dramas, en veux-tu ? En voilà ! Des joies, en veux-tu ? En voilà ! Peu à peu, le Girafon vieillit. De ses membres il s'engourdit. La concurrence du dragon internet, un mec vraiment pas net ! Alors pour moi, c'est décidé, je vais cette fois l'abandonner. Dans le creux d'un fossé ? J'espère que non ! Peut-être retrouvera-t-il, pour un nouveau départ, un autre papa. Adoptez le Girafon, car moi, c'est déclaré, c'est mon dernier ! Mais je peux vous aider ! Attention, le poste demande de l'engagement, de la capacité d'écriture et beaucoup de motivation sur le long terme. Contactez-moi.

L'édito

Mesdames, mesdemoiselles, messieurs, j'ai la joie de vous présenter le Girafon fédéré, neuvième du nom ! Ce Girafon est sorti de l'œuf rapidement, et n'est pas aussi exhaustif que j'aurais aimé. La faute à... moi, essentiellement. Et à mon bras, mais c'est une autre histoire ! Et pourtant, ce ne sont pas les sujets qui ont manqué ! Les 17^{es} championnats du monde de monocycle ont eu lieu cet été à Montréal. Nous avons vu de grandes choses, tant au niveau sportif qu'au niveau festif. Ces Unicon ont été riches. L'infrastructure d'accueil permettait à des centaines de monocyclistes de vivre ensemble dans une atmosphère fraternelle et festive exceptionnelle. Ouverture permanente des gymnases pour des entraînements à toute heure, une pièce « sociale » particulièrement amicale, du monocycle et des monocyclistes partout. L'ambiance était au rendez-vous ! D'autant que les compétitions n'ont pas non plus laissé à désirer. Des parcours de tout-terrain exceptionnels, un gymnase de finales énorme et splendide, un marathon pour la première fois sur un circuit de course, et qui a donc permis un nouveau record du monde de la discipline. Beaucoup de records sont tombés. Au dix kilomètres et au marathon donc. Au saut en hauteur (1,37 m) comme en longueur (4,30 m). Quelques records d'athlétisme, notamment chez les filles. Mais le record le plus déroutant, le plus hallucinant de ces championnats du monde, on le doit à l'allemande Ana Schrödinger. Et c'est en statique, discipline qui consiste à rester immobile sur son monocycle. Elle a tenu une heure, cinq minutes et treize secondes. Pour donner une idée, le record du monde masculin est aux environs de sept minutes.



Un bel Unicon donc, et un beau défi pour les organisateurs de l'Unicon 18 qui aura lieu à Donostia en Espagne, tout près de la frontière française. Mais cette année a également été marquée par une belle CFM (malheureusement pas abordée dans ce numéro), beaucoup de monobasket, un peu de monohockey, et les habituelles rencontres fun et multi disciplinaires à Dijon et Forcalquier. Le développement se poursuit, parfois laborieusement, d'autres fois avec plus de succès. L'actualité est de plus en plus présente en ligne. Vous pouvez la voir notamment sur les sites internet communautaire (www.monocycle.info) et institutionnel (www.monocycle-france.fr), mais aussi sur le blog de Romain (www.leblogdumonocycle.fr). Ce Girafon est mon dernier. En effet, je souhaite me tourner un peu plus vers l'actualité web. Et puis l'énergie que j'y consacre n'est plus la même, il faut savoir tourner la page. Cette séparation est un déchirement, mais si un repreneur existe, il pourra compter sur mon soutien. J'espère que vous aimerez ce numéro, que vous le lirez avec plaisir. Je sais qu'il a des défauts, je sais qu'il a des qualités. C'est comme ça qu'on l'aime ! Bonne lecture.

Traversée des Pyrénées

Texte et photos par Julien Faye

Je craque complet ! Il est midi. Ni nuage ni arbre pour se protéger de l'agressivité des rayons du soleil. Je suis seul sur la D93. Il y a beaucoup de circulation et quand un camion manque de peu de m'arracher le bras gauche, je décide pour mon intégrité physique de faire du stop. Au premier village, je m'arrête et tends le pouce. Au bout d'une demi-heure d'attente, après des imprécations pluri-générationnelles pour chaque voiture et un jeté de monocycle sur la route dans l'espoir désespéré et disproportionné que quelqu'un consente à me conduire à la prochaine étape, j'enfourche mon engin et je repars en roulant au milieu de ma voie. Et si quelqu'un me souffle que c'est dangereux, je l'égorge avec les dents, mieux, avec les siennes ! RRHHHAAAAA...



Reprenons au début. Par un matin d'avril 1985, une femme d'exception donne naissance à un enfant qui ne l'est pas moins (génétiquement parlant bien évidemment) : moi ! Suite à de nombreuses péripéties dont je vous épargne le long et tortueux récit, en septembre 2012, je trouve enfin la personne manquante pour la réalisation d'un rêve vieux de cinq ans. Cet ami dévoué, Alexandre Le Corronc, musicien passionné entre autres, m'annonce lorsque je lui parle de mon défi qu'il quitte son emploi en juin prochain, et qu'il souhaite faire un "truc de ouf" (ce qui se comprend aisément : monsieur est comptable de profession et ne boit que de l'eau chaude. C'est dit, il tirera la remorque et sera mon sherpa, le rêve est en marche ! Mon contrat de travail se termine en décembre, je suis donc libre de quitter ma région parisienne natale pour m'installer dans un lieu propice à la préparation du voyage. Ce sera Briançon, où je m'entraîne dans un cadre idéal. Début juillet, je conclus ma préparation par 200 km en cinq jours comprenant l'ascension de cols mythiques : le Galibier (2642 m), l'Izoard (2360 m), le Granon (2413 m) et l'Agnel (2744 m). Me voilà prêt. Le périple débute par une route légèrement vallonnée et sinueuse avec des portions très – et même trop – fréquentées. Après une vingtaine de bornes pas très agréables, nous débouchons sur la route des vins, qui s'élève gentiment à plus de 1000 mètres. Au bout de deux jours et de 110 kilomètres agrémentés de problèmes mécaniques (frein, remorque, pneu), nous atteignons enfin Prades, où nous dormons au camping avant d'aborder réellement les Pyrénées par l'ascension du col de Jau.



D'après les chiffres, la montée du col de Jau n'est pas une grande difficulté. Mais c'est sans compter la réalité du terrain et lorsque le soleil tape fort sur nos fragiles têtes d'humains le défi est tout autre : c'est un enfer ! Ce jour précis, nous avons la journée la plus chaude du périple. Il doit faire dans les 40°C à l'ombre et ce versant du col présente la particularité d'être entièrement exposé au soleil. En atteignant Mosset où nous



nous restaurons en prévision de la suite, il nous reste 14 km à parcourir en plein cagnard. Je rattrape mon sherpa parti un peu avant moi : je le retrouve sur le bord de la route, en sueur, en train de s'hydrater. À son visage je me rends compte qu'il en chie sévèrement. Je lui souhaite donc bon courage pour les dix derniers kilomètres car je sens qu'il va en avoir besoin comme rarement dans sa vie. Pendant ma progression, rendue difficile par la chaleur, me viennent les premiers doutes. Et une question s'impose à moi : pourquoi ai-je emmené mon pote dans une telle galère ? Durant les deux heures que je passe à l'attendre au sommet, je discute avec les curieux. J'hésite un moment à aller à sa rencontre mais j'y renonce pour plusieurs raisons : je ne souhaite pas lui faire sentir le poids de son handicap dans cette épopée, et venir à sa rencontre pour l'aider serait un désaveu de ma confiance en sa capacité à réussir. Enfin je l'aperçois ! À peine arrivé au panneau, il me dit d'un ton solennel : « je n'ai jamais rien fait d'aussi dur et stupide de ma vie ! ». Je comprends donc que nous n'irons pas plus loin aujourd'hui. Nous dormons sous un abri juste à côté, sans monter la tente.

Je me réveille avec le jour. Je laisse mon camarade se reposer un peu et grimpe au sommet le plus proche voir ce qui nous attend pour cette journée. D'après la carte et cette petite observation de haut, nous n'aurons que du plat ou de la descente. Nous reprenons la route en comptant sur une escale à Roquefort-de-Sault pour un ravitaillement car nous n'avons plus rien à manger, si ce n'est une pauvre petite boîte de flageolets. Nous nous rejoignons sur place après dix bornes de descente et un kilomètre à 10% en montée. Nous trouvons l'épicerie, mais elle n'ouvre pas avant 10 heures et il est 8 heures et demie. Pour être sûr de ne pas attendre pour rien, je vais me renseigner auprès des généreux habitants de ce village. Je reviens avec une bonne et une mauvaise nouvelle. La mauvaise c'est que l'épicerie est fermée depuis plusieurs années et que le prochain lieu de ravitaillement possible se trouve à 12 kilomètres, derrière le col du Garavel (1256 m). La bonne a la forme d'un pain complet accompagné de litres d'eau fraîche. Il nous faut donc repartir après avoir dégusté ce cadeau. Sur le trajet, je double un coureur avec qui j'entame une conversation. C'est un coureur longue distance qui me donne l'adresse d'une bonne auberge où l'on mange copieusement. Au col, je parle

à Alexandre de cette auberge et d'un commun accord nous décidons d'y manger. La décision est aussi magnifique que le repas ! Je crois bien n'avoir jamais mangé autant et si bien dans un restaurant. J'en profite pour faire couper mon tube de selle par les gens de l'auberge. Revigorés, nous voilà repartis pour le pied du premier « monstre » qui nous attend : le port de Pailhères ! C'est une joie ainsi qu'une satisfaction quand sur la route nous sommes confrontés à une « petite » difficulté (2,5 km pour 400 m de dénivelé) et que je vois arriver mon héroïque collègue sur son engin en me disant que tout va bien ! Après une escale de ravitaillement nous atteignons le début du col et nous décidons de continuer à monter jusqu'à ce que nous trouvions un endroit où dormir. La nuit est longue car nous ne trouvons le sommeil que difficilement : il y a de l'orage et nous sommes tous deux dans la tente où il fait très lourd, malgré la pluie. Au réveil il fait froid et humide, et nous sommes dans les nuages. Pourtant cette montée restera à jamais gravée dans ma mémoire. La raison est simple : au bout de deux kilomètres d'ascension, les nuages s'étalent sous mes yeux comme une mer immense dominée par les sommets alentours. C'est un spectacle merveilleux et j'en profite pour faire de nombreuses photos. Arrivé au sommet, je constate que le ciel est moins engageant de l'autre côté et j'ai juste le temps de mettre mon K-Way : déjà le vent se lève et souffle violemment : des bourrasques à plus de 80 km/h accompagnées d'une fine grêle. En deux minutes je suis trempé jusqu'aux os. Mais la pluie cesse brusquement, et le vent me sèche en cinq minutes. Je rejoins Aix-les-thermes, où nous prenons le train pour passer une fin de semaine chez mon cousin à Gaillac.

Après quatre jours de repos et des manivelles changées, nous sommes repartis. Le repos nous a fait du bien, et je bats mon record de distance sur une journée : 93 km ! Ce qui n'est pas le cas de mon camarade multi-cycliste. En effet, lorsque nous atteignons Vicdessos à 16 heures, nous nous posons la question de savoir si nous continuons jusqu'à Axat qui selon notre carte est de l'autre côté du Port de Lers. Vu qu'il ne reste qu'un col nous choisissons de nous rejoindre là-bas. Je grimpe facilement ce col mais au milieu de la descente il y a une surprise. Un second col (col d'Agnes, 1580 m) se présente sur le parcours. J'ai dit, je fais. Et me voilà en direction d'Axat seul dans un brouillard épais à grimper le col le plus dur pour le mental. J'atteins enfin le point de rendez-vous et j'attends. À 22 heures je reçois un texto de Alexandre me disant que la découverte de la surprise a anéanti ses forces mentales et qu'il est installé à l'étang de Lers. Par chance, je trouve un gîte d'étape où je passe la meilleure nuit du voyage. Ce qui n'est pas le cas de mon compagnon : il est trempé, tout comme les bagages.

Le voyage se poursuit par les ascensions des cols de la Core, de Portet d'Aspet et de Menté. Je retiens de cette partie du périple la douleur dans le genou gauche dans le premier, le dépassement d'un cycliste halluciné dans le second, les nombreux encouragements dans le troisième et la révérence d'un motard italien dans la descente. Pour finir, nous arrivons dans un village « mort » depuis les intempéries récentes. La douleur se fait plus intense dans la montée du col de Peyresourde et nous contraint, au final, à une escale d'un jour et demi au milieu de la montée. Le repos se révèle efficace ; ce jour là nous rejoindrons le pied du second mythe : le col du Tourmalet ! Nous dormons sous un orage de montagne terrible. Il fait jour dans la tente quand un éclair nous éblouit, même les yeux fermés. Le Tourmalet est escaladé, en 1 heure 45 en ce qui me concerne. La montée est jolie, exceptée cette horreur de ville à touriste qu'est La Mongie ! Qui a donné l'autorisation de construire un tel

Quelques chiffres :

- 794,64 km
- 13 jours et demi de pédalage soit une moyenne de 60 km par jour
- Plus de 20 000 m de dénivelé positif
- 357 588 tours de pédales pour mon engin
- 17 cols dont deux à plus de 2 000 m
- Deux manivelles de mono changées
- Une escale à la Fête des vins de Gaillac (merci pour l'accueil)
- Trois crevaisons pour le vélo
- Une tendinite légère
- Deux jours de repos dans le col de Peyresourde sous le soleil
- Un orage au pieds du Tourmalet
- 1 heure 40 d'ascension pour le Tourmalet depuis Sainte-Marie de Campan
- Des hectolitres d'eau
- Des tonnes de bouffe
- Des tas de rencontres
- Des millions de souvenirs...



immondice dans ce décor sublime ? Heureusement, l'autre versant offre un spectacle merveilleux aux yeux de celui qui est parvenu en ce lieu après tant d'efforts. Nous dormons au pied des deux derniers obstacles de taille.

Pas le temps de réfléchir, j'entame la montée du Soulor. En chemin je discute une petite demi-heure avec une cycliste qui met à profit ses temps libres pour parcourir la France sur sa monture en compagnie de son mari qui, lui, est en voiture. Je parcours les sept derniers kilomètres d'ascension en 40 minutes. Au sommet je suis accueilli par une horde de vététistes curieux et ébahis. Une surprise nous attend pour le repas : des centaines de vautours fauves et autres rapaces nous survolent à quelques mètres. C'est un spectacle qui impose presque le silence. Après nous étre sumenté, nous attaquons le dernier gros col. À l'arrêt pour prendre une photo je me fais doubler par un cycliste. Remontant sur ma selle, je me lance à sa poursuite et le double. Il doit en prendre un coup, car il accélère et me met cinq cents mètres dans la vue sur les trois derniers kilomètres. En haut, pas rancunier, il me félicite et me prend en photo. Merci de



m'avoir remis à ma place, cela rend humble ! Dans la descente, je ressens une pointe de mélancolie en me rendant compte que le voyage est déjà fini.

C'est la dernière ligne droite qui débute avec le col de Marie-Blanque. La descente est très raide, fait mal aux jambes et usera le moral – et le pneu – de mon collègue qui me rejoint au point de rendez-vous après déjà 40 km dans les jambes pour la matinée. Dans l'après-midi c'est mon moral qui commence à lâcher. J'en ai plein le cul et le sempiternel « Tu as perdu une roue » me met hors de moi. À bout de forces et de nerfs, nous nous arrêtons dans le premier champ plus ou moins plat. Heureusement la fatigue a un côté sympa, ça fait dire des conneries, et nous passons notre soirée à rire de tout et n'importe quoi.

Nous abordons la dernière ligne droite sous un ciel qui s'annonce clément, nous apercevons l'objectif final : l'atlantique ! C'est là que débutent les ennuis. Dans la descente le pneu de mon camarade crève à nouveau de part le frottement, il termine en retenant son engin. Nous prenons la route de Juxue avant de rejoindre, normalement, celle de Saint-Jean-Pied-de-Port. Cette partie débute par une pente violente où j'abandonne un instant, avant un sursaut d'orgueil qui me fera effectuer cette ascension dont les chiffres font mal aux jambes et à la tête : un seul kilomètre, mais 200 mètres de dénivelé ! Je rejoins mon sherpa en train de pousser son véhicule. Je le remplace pour la fin de la montée. Je demande mon chemin, mais les indications s'avèrent hasardeuses et je me retrouve dans un hameau où je dois faire demi-tour. Cela fait trois heures que nous sommes partis, nous avons fait moins de 10 km, je commence à avoir très faim et le moral dans les chaussettes. La suite, tu la connais : j'ai débuté mon récit par cet événement afin de montrer que le plus difficile n'est pas les montées, mais la partie où l'on se dit que c'est fini, alors que ce n'est pas le cas. La fin de la journée s'effectue sans plaisir, mais avec la satisfaction de savoir que demain c'est vraiment la fin. Nous traversons la ville de Bayonne, puis la zone portuaire pour arriver enfin à la digue et voir l'Atlantique. Là, je ne sens plus de douleur et un calme soudain m'envahit. Pas d'explosion de joie, juste un grand soulagement et la satisfaction du devoir accompli. Rien de plus que le calme et le silence... ON L'A FAIT ! Nous terminons ce périple par un repas au restaurant avec vue sur l'océan, des souvenirs et des images plein la tête.

Quand j'écris ces lignes, six mois plus tard, je ne me rends toujours pas compte de ce que j'ai réussi à faire en compagnie de ce véritable ami. Je me demande même si je prendrai un jour conscience de l'exploit que cela représente. Depuis, un autre défi me trotte dans la tête : la découverte de la France, et pourquoi pas la barre des 15 000 kilomètres, synonyme de record du monde. Mais ça, c'est une autre histoire...

Dickie Smallworth Unicycle football league

Propos recueillis par François Wurmser



Photo : Scott Mitchell

Bonjour Dickie, peux-tu te présenter ?

Je m'appelle Lee Wallace, mais tout le monde dans l'UFL (Unicycle Football ligue) a un surnom. Le mien est Dickie Smallworth. J'ai 43 ans, ce qui est très vieux pour la ligue. La plupart des joueurs ont entre 20 et 30 ans. Je travaille pour une entreprise de haute technologie, je possède un verger de fruits exotiques et je participe à la gestion de l'UFL. Mon titre actuel dans la gestion, c'est « Le moins incompétent ». J'ai commencé le monocycle pendant un match de l'UFL. Un des joueur m'a promis une bière si je pouvais rouler 1,50 m. Après pas mal de chutes, j'ai réussi ! Il m'a ensuite proposé plus de bières si j'allais plus loin. C'est comme ça que j'ai commencé en octobre 2011. J'ai été un peu choqué quand il a manqué un joueur et que j'ai dû jouer centre. J'étais terrifié !

Peux-tu décrire votre sport pour nous ?

Le football américain ressemble aux rugby sur pas mal d'aspects. Tu dois avancer avec la balle jusqu'à l'autre côté du terrain. Pour cela, tu peux courir ou lancer la balle à un autre joueur. Si tu atteins la zone extrême du terrain opposé, tu marques six points. Tu peux alors taper la balle au pied pour quelques points bonus. Contrairement au rugby, si tu es taclé, le jeu s'arrête, et tout le monde se regroupe pour démarrer une autre phase de jeu. Tu as quatre essais

pour réussir une première tentative, c'est-à-dire franchir une certaine distance sur le terrain.

Ceci dit, nous on fait tout ça sur monocycle. Au lieu de simplement taclé, nous avons deux possibilités pour arrêter un adversaire. Tu peux tirer leur drapeau, ou tacler. On appelle ça flacler (drapeau, flag en anglais). En plus, on fait tout ça sur du bitume ou du béton au lieu de l'herbe. C'est parfois effrayant et douloureux quand un défenseur bondit de son monocycle et te fait tomber. Plus ta roue est grande, plus tu es haut, donc plus tu tombes de haut. Lorsqu'on tacle, on est censé mettre le moins de force possible permettant de déloger un joueur, mais comme le niveau général augmente, la force qu'on doit mettre dans les tacles augmente également. On se fait donc régulièrement mal.

Chaque joueur est considéré comme dehors dès que les pieds touchent le sol. On appelle ça piéton. Quand tu es piéton, tu n'es plus dans le jeu. Les joueurs ont vite réalisé que bondir du monocycle leur permettait de contourner cette règle un instant. C'est pourquoi nous avons autant de tacles plongés ou de sauts en hauteur au dessus d'autres joueurs. C'est dangereux, mais efficace. Nous avons également des « Unibrawd » ». Elles sont l'opposé des cheerleaders. Elles rabaisent les joueurs et insultent le public. Elles nous encouragent parfois quand elles ne sont pas trop saoules. Elles forment également des buts humains pour que nous puissions marquer

des points supplémentaires. Elles ont créé une règle qui dit que si la balle touche la tête d'une d'entre elle, elles valident le but. C'est l'humiliation ultime pour une « Brawd » de tressaillir lorsque la balle arrive vers elle. Elles ont créé cette règle, ça donne une idée de leur caractère.

Comment le sport a-t-il démarré ? Comment l'idée de jouer au football américain sur un monocycle a-t-elle émergé ?

Le sport a démarré en 2008, avec notre fondateur Marcus Garland, qui se fait appeler Larry Gunn. Il enseignait le jonglage et a décidé d'y ajouter le monocycle. Il a toujours été un fan de football américain, mais il n'est pas très costaud. Cependant, il est Irlandais, déterminé et bon buveur. Il a réussi à convaincre des joueurs de créer deux équipes, et la ligue était née. Chaque année, de plus en plus de joueurs se sont ajoutés et les fans ont afflué aux rencontres. Personne n'avait jamais vu ça et pourtant, ils ont vu d'autres monocyclistes jouer, sur un parking. Les fans sont toujours là pour encourager et boire des bières. Avec les années, nous avons continué à ajouter des joueurs et des équipes. Les terrains sont maintenant beaucoup plus importantes et les joueurs ont énormément progressé depuis la première saison.

Combien y a-t-il d'équipes dans la ligue maintenant ? Viennent-elles de différents endroits ? Comment la ligue est-elle organisée ?

Actuellement, nous avons huit équipes, beaucoup trop « d'Unibrawd », d'arbitres, de speakers, un DJ et un public fidèle. Il y a plus de 90 personnes actives dans la ligue. Nous jouons également pour des publics plus nombreux lors d'événements particuliers un peu partout au Texas. La plupart des équipes sont basées à San Marco (Texas), une ville d'environ 50 000 habitants. Les autres joueurs viennent d'Austin (Texas). San Marco est la seule ville que je connaisse où tu augmentes tes chances avec les filles si tu roules à monocycle. Imaginez ça !

Nous jouons 56 matchs par an, le dimanche. Notre saison démarre en août et finit début mai. La saison se termine avec les playoffs et le « Stuporbowl ». Si une équipe gagne le « Stuporbowl », elle reçoit la très convoitée UFL belt buckle (boucle de ceinture).

Le football américain est un sport avec beaucoup de contacts. Comment gérez-vous ça sur le monocycle ? Essayez-vous de limiter les contacts autorisés ? Comment vous protégez-vous des blessures ?

Le seul équipement obligatoire, c'est le casque. Cependant, la plupart des joueurs jouent avec des protège-tibias/genoux. Les protections de football américain sont interdites, mais on peut aussi porter des protections de coude, etc. Les blessures au tibia sont les plus communes et beaucoup de nos joueurs ont de belles cicatrices dues à des coups répétés. On voit aussi des côtes fêlées, des doigts cassés, des yeux au beurre noir, des ligaments distendus, mais ce n'est pas très courant.



Photo : Scott Mitchell

La règle, c'est d'utiliser le minimum de force lorsque l'on tacle, mais c'est de plus en plus difficile, car les meilleurs joueurs peuvent prendre des gros chocs et tenir tout de même sur le monocycle. L'échelle est donc variable selon le joueur !

La meilleure façon de se protéger, c'est de s'habituer à être viré de son monocycle. Si tu apprends à rouler avec le choc, tu ne te blesse pas en arrivant sur le béton. La plupart des blessures arrivent lorsqu'arrive un nouveau joueur qui n'a pas encore développé la mémoire musculaire nécessaire ou lorsqu'un joueur refuse d'être taclé à n'importe quel prix.

Quelles sont les règles lorsqu'un joueur touche la balle sans être sur son monocycle ? Ou en sautant de son monocycle ?

Tu es considéré comme piéton dès que tu n'es pas sur ton monocycle. Si tu interfères avec le jeu sans être sur ton mono, ça s'appelle « touché indécemment », et c'est une pénalité. Si une balle vivante est au sol, tu peux la récupérer sans être sur ton monocycle, mais la balle est alors placée à l'endroit où tu es descendu de monocycle. Ça s'applique uniquement lors d'un fumble, lorsqu'un coureur se fait arracher la balle.

Allez-vous aux championnats du monde à Montréal ? Pratiquez-vous d'autres disciplines monocyclistes ? Avez-vous des contacts avec le reste de la communauté monocycliste ?

Nous sommes toujours impatients de nous rendre à d'autres événements de monocycle et nous espérons présenter notre sport à la communauté. Nous avons été approchés pour nous rendre à certains événements cette année, mais rien n'est fait. Nous avons plus souvent



Photo : Scott Mitchell



Photo : Scott Mitchell

des propositions d'événements sportifs pour des démonstrations pour le public. Nous revenons juste du Nascar et nous jouerons au stade Dallas Cowboy en mai. Ils estiment à environ 10 000 personnes le public à ces événements, et ça devrait progresser jusqu'à atteindre 50 000. C'est un gros changement par rapport à notre communauté locale de quelques centaines de supporters par week-end.

Je ne crois pas que nous ayons atteint beaucoup la communauté monocycliste, car nous sommes avant tout une ligue de football. Même si nous jouons sur monocycle, on a une mentalité assez différente du reste de la communauté. La plupart de nos joueurs n'avaient jamais touché à un monocycle avant de venir voir un de nos match. Comment pourrais-tu avoir autant de monocyclistes dans une ville de 50 000 habitants ? Les gens voient le public, les encouragements et ils veulent pouvoir en être !

Nous avons un club de monocycle ici et on joue au basket et au hockey pendant l'inter-saison. Certains joueurs font un peu de tout-terrain ou font des figures, mais surtout avec comme objectif de progresser quand ils jouent au football. Les joueurs les meilleurs en général en monocycle, sont aussi souvent les meilleurs sur le terrain.

Avez-vous des arbitres officiels ? Sont-ils également des joueurs ? Avez-vous des soucis avec l'arbitrage dans votre sport ?

Nous avons un arbitre officiel lors de la huitième saison. Il était joueur de football universitaire, puis un pro, et puis aussi (mais ça n'a rien à voir) un chanteur de reggae. Il s'appelle Carlton Pride, et il nous a beaucoup aidé à développer les règles du jeu au fil des années. Après qu'il ait déménagé, nous avons décidé d'utiliser les joueurs comme arbitres. Nous essayons d'avoir au moins trois joueurs d'équipes différentes à chaque match. Nous avons aussi commencé à utiliser des gens du public qui connaissent bien les règles. C'est difficile pour tout le monde d'être objectif, mais il n'y pas eu de problème majeur jusqu'à maintenant.



Photo : Scott Mitchell



Michaël Guérin

Une Roue, Rien Qu'Une est un club tout fraîchement conçu il y a un peu plus d'un an. Ce club est en fait un atelier dans des ateliers « Arts du Cirque » de notre école de cirque qui fêtera ses 30 ans en 2015. Cirqu'Onflexe développe les « Arts du Cirque » dans les règles de l'art. Notre école est agréée Fédération Française des Écoles de Cirque et possède tous les agréments et diplômes possibles et imaginables pour enseigner à des populations diverses et variées.

Moi-même, Michaël Guérin, j'ai intégré cette école il y a douze ans pour en diriger une équipe de neuf salariés dont sept intervenants. Étant une école de cirque basique j'ai voulu y créer des axes comme le Cirqu'Adapté, Dr Micky, Clown à l'hôpital et dernièrement ce club de monocycle. Pour mettre en valeur tous ces actes, j'ai souhaité y associer des logos pour leur visibilité et leur identité. L'histoire du monocycle est ancienne, chez nous. Son nom a été facile à trouver puisqu'il s'agit du titre de mon dernier numéro de monocycle artistique qui tourne encore aujourd'hui. Et le By Cirqu'Onflexe me paraissait évident pour ne pas l'isoler du reste de l'école de cirque. Dans notre école de presque 300 adhérents, 200 monocyclistes en herbe roulaient avec leurs engins ou ceux prêtés par l'école et un jour, par manque de place, l'idée d'un atelier dédié à la pratique du monocycle est apparue comme une évidence. Un atelier s'est donc ouvert.

Pas facile tout de même de faire naître des vocations dans cette école où le monocycle n'était que très peu pratiqué. Il a fallu user de ma personne pour montrer que c'était une discipline exigeante et que l'on pouvait vraiment s'amuser avec ce « vélo » ingrat. À force de

conviction, des élèves se sont intéressés, amusés et passionnés pour cette pratique avant tout artistique à *Cirqu'Onflexe*. Plusieurs numéros ont donc été créés dans le cadre des spectacles de fin d'année de notre école, de festivals nationaux et internationaux amateurs, ce qui a développé en Picardie une marque de fabrique pour notre nouvelle « spécialité ».

Tous les monocycles sont représentés dans notre école, même Dr Micky (que je suis) roule à l'hôpital. Aujourd'hui, dans cet atelier, 35 élèves ne pratiquent que ça et c'est seulement il y a deux ans que l'on s'est pris au jeu du mono-basket en se lançant un défi : participer à notre premier tournoi de mono-basket. Un an d'entraînement à raison de deux heures tous les 15 jours puis deux par semaine. Des centaines d'heures de vidéos de matchs sur Youtube et un coach (élève de *Cirqu'Onflexe*) à notre disposition. Nous pensions être prêts, être bons, voir très bons en partant confiants au tournoi de Louvain-La-Neuve (l'un des plus grands) de la ligue. Et là... Impressionnés par le nombre d'équipes, de joueurs, par la qualité du matos, les gabarits de certains joueurs et enfin, par leur niveau. Nous nous étions donc trompés sur toute la ligne. Arrivés derniers *ex-æquo*, cela n'a pas joué sur notre moral mais nous a renforcés, incités à modifier nos entraînements, appris à jouer au basket à pied, à être plus ça et moins ça...

Cette atmosphère hors du commun nous a confortés sur la bonne ambiance de ce genre de tournoi et m'a donné envie d'organiser à mon tour un tournoi, probablement pour 2015, dans notre belle ville qu'est Amiens, ville de cirque.



Photo : Danielle Ross

Pouvez-vous vous présenter ?

Nous avons grandi dans une ferme au milieu de la Suède, entourés de collines et d'une rivière. Enfants, nous adorions le sport, notamment la gymnastique. Quand Josef a appris le monocycle, il n'a plus pu s'en détacher et a commencé à s'entraîner trois heures par jour, si bien que Martin a dû s'y mettre aussi. Nous vivons maintenant à Stockholm, Martin vend des monocycles dans une boutique, et Josef étudie l'histoire et la rhétorique à l'université. Quand il nous reste du temps, on voyage dans les pays Nordiques pour faire des ateliers et des spectacles de monocycle.

Comment je sais qui est qui ?

Josef est le plus beau gosse.

Qu'est-ce qui vous a fait commencer le monocycle ?

Josef avait une liste des 100 trucs qu'il voulait être capable de faire, et rouler sur un monocycle était l'un d'entre eux. Il en a donc acheté un, et a commencé à s'entraîner. Puis il a découvert la communauté en ligne pour le monocycle extrême, et ça l'a vraiment motivé pour apprendre. Il s'est mis à s'entraîner trois heures par jour pendant cinq ans. Martin n'aimait pas

que Josef roule tout le temps, parce qu'ils ne passaient plus de temps ensemble, donc après un an, il a bien été obligé de s'y mettre. Aujourd'hui, nous sommes de niveau équivalent, mais dans des disciplines différentes.

Qu'est-ce qu'il y avait d'autres dans la liste des 100 trucs à faire de Josef ?

Aucune idée, il a tout oublié quand il s'est mis au monocycle.

Est-ce que le fait d'être jumeaux change quelque chose dans votre approche du monocycle ?

Dans un sens, oui. On se fiche de savoir ce que d'autres considèrent comme des figures cool. On cherche surtout à impressionner l'autre.

Qui est votre monocycliste préféré ?

Nous adorons tous les deux la façon de rouler de la légende du street et du flat, Loïc Baud.

Comment était votre Unicon ?

C'était fantastique ! On ne pensait pas pouvoir faire aussi bien dans nos disciplines. Bien que Martin ait été un peu blessé, il a réussi à gagner plus de médailles que Josef.

Quels étaient vos principaux objectifs avant cet Unicon 17 ?

Montrer que les résultats de l'Unicon précédent ne devaient rien au hasard. Et on a même réussi à faire mieux !

À quelles compétitions avez-vous participé ?

Nous avons tous les deux participé au trial et au saut en hauteur. Josef était également inscrit en flat, saut en longueur et street. Martin participait aussi au speed trial et au statique.

Quels ont été vos résultats dans ces différentes compétitions ?

Josef a gagné l'argent en flat, et Martin l'argent en saut en hauteur. Il a aussi eu le bronze en statique. Et on a eu aussi quelques médailles dans nos catégories d'âge.

Qu'est-ce qui était le plus fun pour vous à l'Unicon ?

Voir les autres monocyclistes, et la reconnaissance que l'on reçoit lorsqu'on réussit dans une compétition. Ça ressemble à de l'art, on aime que les gens apprécient notre conception de l'utilisation du monocycle avec style et de façon créative.

Une histoire fun de l'Unicon à raconter ?

L'incident ironique dont Martin est la victime. Avant l'Unicon, Martin s'était blessé au pied. Il a donc dû faire attention, et rouler à son maximum seulement lors des compétitions. La veille de la finale de la hauteur, Martin descendait en courant les escaliers dans notre logement, en faisant attention à son pied. Il a chuté, et pour sauvegarder son mauvais pied, il a atterri de tout son poids sur l'autre pied, qu'il a donc tordu aussi. Il a malgré tout participé à la finale de la hauteur, grâce à deux chevillières.

Auriez-vous changé quelque chose à la façon dont s'est déroulé l'Unicon ?

Non, nous sommes très heureux de notre voyage aux USA et au Canada.

Quel est l'état du monocycle en Suède ? Avez-vous des compétitions nationales ? Une organisation nationale ? Des clubs ? Êtes-vous impliqués dans le développement du monocycle en Suède ?

Nous répondons un grand « OUI » à toutes ces questions. Quand nous avons du temps en dehors des démonstrations que nous faisons, nous menons l'entraînement au club de monocycle de Stockholm. Nous aidons aussi à l'organisation des championnats nationaux qui ont lieu tous les ans à Stockholm. Nous organisons également deux fois par an un camp de monocycle en périphérie de Stockholm, pendant lequel nous essayons d'encourager de jeunes monocyclistes à s'impliquer dans le sport.



Photo : Brian Oley



Photo : Josef Sjöneby

Quelle est votre meilleure expérience à monocycle ?

Pour Josef, c'est quand il a remporté la médaille d'argent en flat à l'Unicon, cette soirée avait quelque chose d'irréel, comme une sensation d'euphorie. Le moment préféré de Martin, c'est la première fois qu'il a battu le record du monde en saut en hauteur aux championnats d'Europe en Suisse.

Avez-vous autre chose à dire ?

Si vous voulez en savoir plus sur notre pratique du monocycle, rendez visite à www.unitwins.se ou www.facebook.com/unitwins

Monotitudes

Joséphine et Florence Martinez



Photo : Florence Martinez

Entre les *Wombats* (Dôle) et les *Pas le bon pied* (Dijon), Armand Martinez découvre le monocycle en 2010.

Au fil du temps d'autres jeunes ont essayé d'apprivoiser le vélo à une roue. C'est ce qu'ont découvert les habitants de Chalon-sur-Saône il y a maintenant quatre ans. Et ils se sont passionnés pour ce sport. Le monocycle fait de plus en plus d'adeptes : ils sont chaque semaine plus nombreux, au milieu des enfants qui jouent sur la place de l'hôtel de ville au cœur de Chalon-sur-Saône. Et c'est contagieux ! C'est donc tout naturellement que l'association trouva son nom *Les Monotitudes* et vit le jour le 6 mars 2014.

Aujourd'hui l'association regroupe une vingtaine de jeunes et moins jeunes. Une difficulté rencontrée a été de trouver une salle, de prétendre

Photo : Florence Martinez

à une subvention comme les autres clubs de la ville. Bref d'être reconnu comme un club sportif à part entière. Une autre étape de la reconnaissance est d'obtenir l'agrément « Jeunesse et sports ».

Désormais, les entraînements ont lieu tous les samedis après-midi dans une salle.

Puis à la fin de chaque année, nos monocyclistes voient leurs progrès confirmés et validés par le passage des niveaux IUF organisé et arbitré par notre Présidente de club Florence Martinez.

Avec courage, détermination et entraînement comme mots d'ordre, les jeunes ont vite réussi à se faire une place parmi les champions de leurs disciplines et à monter sur les podiums, ce qui fait la fierté de notre jeune club depuis quatre ans. Ainsi, Armand revient des UNICON 17 avec une médaille d'or au saut en hauteur 17-18 ans (il était quatrième en Italie en 2012). La récompense d'une belle ascension avec de nombreux titres : quatre fois champion de France dans différentes disciplines (saut, trial, flat). Il lui reste encore bien d'autres projets – à suivre ! D'autres jeunes du club commencent à se démarquer, comme Marius et Romain qui ont réalisé leur premier podium à la CFM 2013.

Le Street

Eddie Ducol

Le Street c'est quoi ?

Loin de moi l'idée de vous faire la traditionnelle définition du Street, comme pour le skateboard et le BMX : « cela consiste à faire des figures en utilisant le mobilier offert par la rue ». C'est beaucoup plus que ça. C'est plus qu'une simple discipline. C'est un véritable état d'esprit, une vision tout autre du monde qui nous entoure : c'est rendre magnifique un banc cassé ou un muret par exemple. Il est donc possible de trouver des figures ou des enchaînements qui seront uniques puisque en lien avec un spot. Un vrai « streeteux », ce n'est donc pas un type qui ne va lancer que des gros tricks ou faire des slides de 60 marches (désolé Colby). C'est quelqu'un qui sera capable de puiser tout le potentiel du spot pour créer quelque chose d'unique. C'est ça la vraie difficulté.



Photo : Hélène Ducol

Du street en monocycle, quelle drôle d'idée ? Pourquoi pas en tabouret aussi ? C'est pourtant le défi fou qu'ont accompli des pionniers comme Kevin Mc Mullin et Dan Heaton au début des années 2000. Durant les derniers Unicon, ils ont été présents pour juger et découvrir l'évolution de leur sport. Le street a beaucoup évolué et je vais essayer à travers cet article de vous faire découvrir cette discipline un peu en marge des autres.

Rider dans la rue ou dans un skate parc, quelle est la différence ? La question semble idiote mais ça n'a rien à voir. Le skate park a beaucoup d'avantages : c'est un espace au sol lisse sur lequel sont disposés un grand nombre de modules de base (rail, curb, pad, marches). Ces modules sont tous praticables et généralement pas d'une extrême difficulté. Les pratiquer est donc peu risqué. En bonus, les skate parks sont remplis de spectateurs ou concurrents. C'est donc l'endroit parfait pour rider dans de bonnes conditions. Malgré tous ces avantages, les skate parks n'arriveront jamais à la cheville (ou au trottoir) de la rue. Là, on se sent comme un aventurier, un marginal, un rebelle. Certes, les spots sont moins praticables, beaucoup plus risqués. Mais ce sont les nôtres, c'est nous qui les avons trouvés. Quand on les ride on est libre !



Photo : Florian Klus

L'évolution du Street

J'ai commencé le monocycle street grâce à une vidéo de Xavier Collos, premier monocycliste français à avoir pratiqué le street et le flat, premier champion du monde de street et aussi seul Européen à apparaître dans *Defect* en 2005 (DVD légendaire des pionniers du monocycle extrême). Dans ce film, on peut voir Mike Clark, qui fut le premier à lancer un crank flip en mai 2004, poser un «énorme» slide de 16 marches. On peut admirer aussi le premier double crank flip rentré par Shaun Johanneson qui est aussi le premier monocycliste à avoir réussi un 720 uni-spin. Quand j'ai découvert Defect, ça a été un choc. Et pourtant, maintenant, toutes les figures présentées sont devenues basiques. Récemment Colby Thomas et Krisz Kovacs nous ont montré des slides hallucinants bien loin de celui du papy Clark. Ils ne s'arrêtent pas là, ces effrontés s'amuse à ridiculiser Shaun, maître des flips à son époque et rentrent des tricks tels que : quintflip, ou des triple sej flip...



Photo : Hélène Ducol

Certes les flips et les slides ont changé de façon vertigineuse, mais la plus belle évolution se situe au niveau de la variété des tricks et des styles. À une époque les tricks se comptaient sur les doigts des deux mains. Maintenant, ils sont innombrables (flips, revs, over/under flips, kicks, uni-spins et toutes leurs variations). Ce qui est beau, c'est que chaque rider a son style, de par les tricks qu'il lance, la façon dont il les enchaîne mais aussi sur quel type de spot il va rider. Prenons l'exemple de Mario Bel qui fait des tricks pas spécialement révolutionnaires, ça reste des flips, mais quand on lance ça d'un toit de trois mètres de haut, c'est une innovation notable dans le monocycle street ! Les monocyclistes cherchent donc de plus en plus à faire du neuf et à se différencier des autres.



Photo : Mme Bel

Kevin McMullin, Eddie Ducol, Mario Bel, Dan Heaton

Le monocycle street contre les autres «street sports»

Monocyclistes, n'ayez pas honte de votre sport, car nous nous défendons parfaitement contre de banals skates, bmx ou trottinettes. Il est vrai que le monocycle ne nous donne pas la vitesse pour sauter 25 marches à l'image du skateur Ali Boulala, ni pour prendre des rampes comme Mark Web en BMX. Le monocycle nous offre un panel de tricks beaucoup plus large que celui du skate. Comme je l'ai dit précédemment, il y a un nombre totalement fou de figures possibles en monocycle et je pense, j'affirme même que c'est le sport qui en a le plus ! Concernant les slides nous avons pour l'instant moins de possibilités, il n'y a pas 20000 façons de prendre un handrail mais ce n'est qu'une question de temps. Je ne serais pas surpris de voir dans quelques années un casse-cou prendre une barre en slissant sur le cadre ! Et ce n'est que le début, le monocycle street n'a guère plus de dix ans et a encore tout le temps d'évoluer. Le skate voit encore des nouveautés après cinquante ans d'existence.

Les compétitions

Ce qui me pose problème ce sont les règles même des compétions de street ! Mises en place au WUKO 2009 et créée par Kevin Mc Mullin en personne, les règles du street consistent à faire rouler des groupes de riders sur trois zones différentes : des marches, un slide et un vulgaire trottoir. Par chance, les zones des Unicon étaient plus variées et offraient donc plus de possibilités de tricks. Faire passer les riders les uns après les autres sur des spots précis avec une limite de temps enlève toute la liberté qui est si particulière au street et ne permet pas aux riders de montrer l'étendue de leurs talents. C'est pour cette raison que le mode de compétitions le plus adapté au street reste le concept de la «street JAM». Cela consiste à faire rouler des riders en ville comme lors d'une session normale, et ce sous les yeux de juges. C'est délicat de dire au maire d'une ville qu'une cinquantaine de monocyclistes va gentiment poncer son mobilier urbain alors qu'il y a des skates parks justement faits pour ça, et c'est aussi difficile de juger et de gérer ces cinquante même riders. Toutefois, imaginons cela en toute utopie.



Photo : Hélène Ducol

La street Jam devrait se passer sur plusieurs jours, afin de réduire le nombre de riders par sessions. Les riders accompagnés des juges se déplaceraient sur un parcours défini constitué de plusieurs spots (dont un skate park). Ce parcours serait présenté aux riders la veille de la première session afin qu'ils puissent tous se rendre compte des possibilités des lieux. À la fin de chaque session les juges attribueraient des points aux riders. Évidemment, c'est une organisation complexe et utopique ! Mais cette méthode laisserait beaucoup plus de libertés aux riders et ne privilégierait plus les flateux (maîtres des trottoirs) et les spécialistes des slides de skate park. Chaque rider pourrait exprimer son talent dans cette compétition ce qui n'était pas vraiment le cas avant. Le slopestyle était une des nouvelles disciplines créée spécialement pour l'Unicon 17. Le principe est simple : on place sur une ligne droite une série d'obstacles qu'il faut passer en faisant des figures, le tout chronométré pour donner un mélange parfait entre street et course. Cette discipline n'a rien de révolutionnaire car elle existe pour les sports de neige. L'adapter au monocycle est une excellente idée car on ne note plus le rider sur des tricks séparés mais sur un ensemble. Le final à été magnifique, on n'a pu dissocier clairement les différents styles de ride, chaque run était quasi parfait et j'espère vraiment que l'on pourra revoir du slopestyle en compétition.

Les prochains grands noms de la discipline

En France, j'ai deux noms en têtes. Commençons par le plus jeune, Hugo Vieilly fraîchement sacré vice-champion du monde de street en junior à tout juste 14 ans. Poursuivons ensuite avec mon chou-chou : Mario Bel, 17 ans, qui n'a pas fini de nous surprendre. Au niveau international, le jeune Allemand Mimo Valentin Seedler, m'a vraiment impressionné pendant cet Unicon. Il a remporté haut la main la première place du street junior. N'oublions pas l'Australien Waylon Batt qui grâce à l'enseignement de Chris Huriwai, dégage déjà un très beau style de ride. Mais nous avons surtout le canadien Jack Sebben, qui du haut de ses 16 ou 17 ans a su se hisser sur la seconde marche du podium en street et la première en slopestyle. Il n'y a pas un trick qu'il ne sache pas faire et vu son entraînement et sa motivation, on n'a pas fini de le voir sur des podiums.

